

## **En quête de Street Workout - Ethnographie d'un spot de référence comme «art de résistance» et d'« éducation populaire » dans un quartier populaire strasbourgeois**

Ma thèse en sciences sociales du sport, soutenue le 29 septembre 2023 à l'Université de Strasbourg, se compose d'un manuscrit principal (volume 1 : 719 pages) et d'une annexe (volume 2 : 773 pages). Elle a été réalisée sous la direction du Pr. Gilles Vieille Marchiset (sciences sociales du sport, Université de Strasbourg). Le jury était composé de la Pr. Marie-Carmen Garcia (sociologie, Université Claude Bernard Lyon 1, présidente et rapporteuse), du MCF-HDR Éric Perera (sociologie/STAPS, Université de Montpellier, rapporteur), de la MCF-HDR Aurélia Mardon (sociologie/STAPS, Université de Lille, examinatrice) et du Pr. Vincent Berry (sciences de l'éducation et de la formation, Université Sorbonne Paris Nord, examinateur).

### **1. Contexte : faire émerger le SW comme un nouvel objet en sciences sociales du sport**

Le Street Workout (SW) provient de la rue et des États-Unis. Il s'agit d'une forme d'entraînement au poids du corps dont le principe est de s'exercer avec le mobilier urbain immédiat, sans dépendre de salles de musculation et de leurs installations payantes. En tant que « technique du corps<sup>1</sup> » (Mauss, 1936) marquée par une culture du « Ghetto », le SW naît au début des années 2000<sup>2</sup> en raison du manque de moyens financiers et d'un contexte marqué par la précarité. Les premiers<sup>3</sup> pratiquants sont de jeunes « Afro-Américains » originaires de New York qui commencent à s'entraîner en faisant des pompes, des tractions, des dips dans la rue, dans des terrains de jeux pour enfants et des espaces dédiés à l'entraînement physique.

À cette époque, le « Ghetto Workout » et son esprit d'entraînement « alternatif » aux salles de musculation tirent leurs sources et inspirations de cultures populaires qu'ils connaissent, comme le « Gangsta rap », les gangs, le milieu carcéral, la musculation, les sports de combat/arts martiaux<sup>4</sup> et des mouvements d'émancipation (black muslim et droits civiques). De ce fait, la première influence se reflète dans sa sonorité, son style de vestimentaire et ses attitudes. La seconde influence est la technique, car dans des cellules exigües et sans équipements, les détenus utilisent souvent la callisthénie et le poids du corps pour se muscler, se transformer et survivre dans cet espace. En arrière-

<sup>1</sup> Mauss, M. (1936). Les techniques du corps. *Journal de psychologie*, 32(3- 4), 271- 293.

<sup>2</sup> Voir la vidéo suivante de 2003 avec deux membres fondateurs des Bartendaz (Giant et Make-tricks) : <https://www.youtube.com/watch?v=s9m7j9cgLXI>

<sup>3</sup> Parmi ces pionniers, on retrouve sous leurs pseudonymes : Giant, Make-tricks, Animal, Moms, 2Thousand, Hannibal, Mike 240. 4 Green, T. A. (2012). Sick Hands and Sweet Moves: Aesthetic Dimensions of a Vernacular Martial Art. *The Journal of American Folklore*, 125(497), 286–303. <https://doi.org/10.5406/jamerfolk.125.497.0286>

<sup>4</sup> Green, T. A. (2012). Sick Hands and Sweet Moves: Aesthetic Dimensions of a Vernacular Martial Art. *The Journal of American Folklore*, 125(497), 286–303. <https://doi.org/10.5406/jamerfolk.125.497.0286>

plan, sur une dimension spirituelle et philosophique, ces pionniers font souvent référence à certaines inspirations concernant l'émancipation, la prise de conscience et de responsabilité, l'autonomie et la confiance en soi qui passe par la modification et la maîtrise du corps.

Cependant, au-delà de ces prémices mêlant part de réalités et de mythes créateurs, le point de départ officiel commence en 2008 avec des groupes influents (Bartendaz, Barstarzz, Bar-Barians). En ce temps, le SW commence à connaître une certaine popularité grâce à la diffusion d'une vidéo sur la plate-forme YouTube encore naissante.

Dans cette courte vidéo, l'américain originaire du « Queens », « Hannibal for King », alias Hannibal Lanham (30 ans, père célibataire et sans emplois stable), exhibe son « entraînement de rue ».

L'intention est donc de démontrer qu'avec de la motivation et de l'ingéniosité, il est possible de sculpter un corps musclé sans s'entraîner en salle ou payer un abonnement. Cette vidéo<sup>5</sup> d'exhibition, bien qu'elle ne comporte pas de paroles, est marquée par un langage corporel fort, avec une musculature et des figures spectaculaires qui vont marquer les esprits de nombreuses personnes dans le monde, lançant ainsi une « mode » de pratique physique.

Après avoir trouvé ses origines aux États-Unis, le SW a rapidement commencé à se propager dans d'autres pays, et la France ne fait pas exception. L'implantation commence au début des années 2010 dans un contexte de développement de technologies de l'information et de la communication, ainsi que par le retour à la mode des clubs de fitness grâce à l'émergence de nouvelles méthodes telles que le CrossFit, l'engouement pour les films d'action et les séries télévisées mettant en valeur la musculature.

Ainsi, à cette époque, ce sont principalement les jeunes hommes issus des quartiers populaires de la région parisienne, des banlieues et d'autres grandes agglomérations qui se sont engagés et ont promu cette activité. Ces jeunes, ainsi que certaines personnalités du rap<sup>6</sup> français qui la pratiquent, ont joué un rôle essentiel dans sa diffusion. C'est à partir de là que les individus ont commencé à se regrouper pour former des équipes (team), rapidement se structurer en associations. C'est dans ce contexte qu'en 2011, à Grigny (91350), la première compétition officielle nommée « The King of Pull and Push<sup>7</sup> » est créée par l'une des premières équipes françaises : la team « pull and push ».

Au cours de ces dernières années, après une période où le SW français était underground, il commence à apparaître avec ses champions, ses pratiquants réguliers et ses infrastructures dédiées. C'est même le début d'une évolution de la pratique vers une dimension acrobatique du freestyle, ainsi que la structuration du SW français avec la naissance d'une association nationale depuis 2015. Cette association vise à rassembler et à obtenir la reconnaissance de la pratique par les politiques publiques, qui commencent à s'y intéresser et à financer certaines actions. De plus, bien que le SW reste ancré dans les quartiers populaires, ses territoires d'implantation et sa population commencent à s'élargir vers d'autres espaces, d'autres milieux sociaux et de nouveaux publics (femmes, enfants, seniors...).

---

<sup>5</sup> Cette vidéo est disponible en suivant ce lien : <https://www.youtube.com/watch?v=pfsTKfUT-RQ>, consultée le 15/04/21.

<sup>6</sup> Un rappeur comme MC Jean Gab'1 est un de ces premiers diffuseurs [Voisin d'immeuble du chercheur et habitant du 19e arrondissement] : <https://www.youtube.com/watch?v=oWiaYKT2zR8&t=123s>

<sup>7</sup> Traduit par le roi du « pousser et du tirer » ou plutôt des « pompes et tractions », cette compétition a même invité les premiers groupes de SW new-yorkais à participer à l'événement. Voir la vidéo suivante : <https://youtu.be/MMJsPtVZcr4>

En somme, plus qu'une « mode », avec l'essor des réseaux sociaux et l'avènement du freestyle, des battles et d'une forme de structuration associative<sup>8</sup>, le SW entre le local et le global est devenu bien plus qu'une alternative aux salles de sport. Il s'est transformé en une subculture physique et un mouvement émergent aux multiples influences, porteurs d'une philosophie d'entraînement « libre » et d'une vision du corps et de la vie qui s'opposent à une culture des salles de sport globalisée et dominante marquée par sa philosophie, ses perceptions du corps, son industrie, sa puissance financière et son inscription dans la culture populaire et de consommation, les médias et les réseaux sociaux.

Plus encore, au début de cette enquête en 2016, le SW était un objet médiatique bien plus que scientifique. En effet, hormis un article<sup>9</sup> (Mueller, 2016), les travaux scientifiques francophones sur cette pratique étaient quasi inexistant, contrastant avec une forme de littérature non scientifique produite par des « médias » et des pratiquants qui exposaient le SW sur internet.

Ce phénomène, bien que présent et populaire, restait largement absent des études académiques, dominées par les recherches sur la musculation en salle et les sports de rue du « centre-ville ». D'un côté, la littérature sur la musculation, souvent désignée sous le terme de « bodybuilding studies », est riche et variée. Elle se divise principalement en trois tendances.

La première tendance<sup>10</sup> voit la musculation comme une pratique de consommation. Ces études considèrent la musculation comme un produit de la culture capitaliste où le corps devient un capital à entretenir et valoriser. La pratique de la musculation est ainsi perçue comme une activité de consommation, où les salles de sport deviennent des espaces de marchandisation du corps.

La deuxième tendance<sup>11</sup> traite la musculation comme un espace de socialisation. Dans cette perspective, l'accent est mis sur l'interaction sociale et la construction de l'identité individuelle au sein des salles de sport. Ces lieux sont vus comme des microcosmes sociaux où se tissent des relations et se construisent des identités sociales, de genre et de sexualité.

La troisième tendance<sup>12</sup>, plus récente, aborde la musculation comme une expérience corporelle et éducative. Les recherches se concentrent sur l'aspect existentiel et éducatif de la musculation, en particulier dans le contexte globalisé des salles de gym modernes. Cette tendance met en avant la dimension charnelle et émotionnelle de la pratique, et critique parfois les approches précédentes trop centrées sur la déviance (usage de drogues, troubles identitaires).

De l'autre côté, les « sports de rue<sup>13</sup> » (Vieille Marchiset, 2003) en mutation, étudiés principalement dans des contextes urbains et populaires, offrent un contraste intéressant avec la culture de la

---

<sup>8</sup> Voir le site de la World SW & Calisthenics federation (WSWCF), le site de la fédération internationale du SW née en 2011 en Lettonie (Riga) : <https://wswcf.org>

<sup>9</sup> Mueller, A. (2016). Construire le street workout, faire le genre : snapshots ethnographiques sur le bricolage identitaire engagé par les pratiquant-e-s de « fitness des rues ». *Sciences sociales et sport*, 9, 47-82. <https://doi.org/10.3917/rsss.009.0047>

<sup>10</sup> Voir les travaux suivants : Sassatelli, R. (2010). *Fitness Culture*. Palgrave Macmillan UK. <https://doi.org/10.1057/9780230292086>

<sup>11</sup> Voir les travaux suivants : Klein, A. M. (1993). *Little big men: Bodybuilding subculture and gender construction*. State University of New York Press.

<sup>12</sup> Voir les travaux suivants : Andreasson, J., & Johansson, T. (2014b). *The Global Gym*. Palgrave Macmillan. <https://doi.org/10.1057/9781137346629>

<sup>13</sup> Voir les travaux suivants : Vieille Marchiset, G. (2003). *Sports de rue et pouvoirs sportifs : conflits et changements dans l'espace local*. Presses universitaires franc-comtoises. / Travert, M. (2003). *L'envers du stade : Le football, la cité et l'école*. L'Harmattan./ Roult, R., Machemehl, C., & Gaudette, E. M. (2018). *40 ans de la*

musculature en salle. Ces pratiques, souvent auto-organisées et hédonistes, privilégient la liberté des sensations et des mouvements, en rupture avec les sports traditionnels structurés et compétitifs. Deux grandes traditions de recherche se distinguent dans ce domaine.

La tradition française<sup>14</sup> et francophone se concentre sur l'appropriation de l'espace public et l'institutionnalisation des sports de rue. Elle met l'accent sur les rapports politiques et les enjeux d'aménagement urbain. La tradition anglophone<sup>15</sup>, inspirée par l'« École de Chicago » et des « Cultural Studies », se focalise sur les communautés alternatives et subculturelles. Elle explore la formation des identités et les dynamiques sociales au sein des pratiques sportives urbaines.

Par conséquent, au-delà de cette double absence, cette thèse sur le SW et sur ce « **sport émergent** » s'inscrit dans le champ de la recherche en sciences sociales du sport, plus spécifiquement sur le « sport dans les quartiers<sup>16</sup> » (Gasparini et Vieille-Marchiset, 2008). Dans la continuité d'autres enquêtes<sup>17</sup> (Wacquant 2002 ; Beauchez, 2014 ; Oualhaci, 2016), elle s'intéresse aux sports « virils » et aux ressources corporelles que des jeunes « hommes » développent et mobilisent ; contribuant à faire face à leurs conditions sociales marquées par la précarité.

En d'autres termes, bien plus que d'interroger les rapports actuels au corps et à la ville de la jeunesse évoluant dans un monde globalisé, connecté et en mutation, le SW représente plus qu'une simple activité physique et sportive. Il se révèle être un phénomène social et culturel, un « **espace - laboratoire**<sup>18</sup> » et un « **fait social total**<sup>19</sup> » (Mauss, 1925) intégrant de nombreux aspects de la société contemporaine, tels que l'éducation, la socialisation, le corps, la culture, l'économie, la politique, l'identité, les médias, l'esthétique et l'environnement.

## **2. Objectifs d'une « ethno » et « workout » graphie : étudier un nouveau « sport » issu des quartiers populaires et sa jeunesse masculine contemporaine**

Étant donné les spécificités de l'objet « SW », qui incarne le « sport » du 21<sup>e</sup> siècle, ainsi que les recherches actuelles en sciences sociales du sport, ce travail repose sur une vision au croisement de la sociologie et de l'anthropologie. Plutôt que de se concentrer uniquement sur l'une ou l'autre de ces disciplines en les voyant comme antagonistes, ma démarche vise à les compléter mutuellement sans nier leurs spécificités.

---

revue *Loisir et Société* : revue systématique des articles publiés sur le sport et la ville. *Loisir et Société/Society and Leisure*, 41(1), 27-45. <https://doi.org/10.1080/07053436.2018.1438128>

<sup>14</sup> Voir les travaux suivants : Calogirou, C., & Touché, M. (1995). Rêver sa ville : L'exemple des pratiquants de skateboard. *Journal des anthropologues*, 61(1), 67- 77. <https://doi.org/10.3406/jda.1995.1919>

<sup>15</sup> Voir les travaux suivants : Beal, B. (1995). Disqualifying the Official : An Exploration of Social Resistance through the Subculture of Skateboarding. *Sociology of Sport Journal*, 12(3), 252-267. <https://doi.org/10.1123/ssj.12.3.252>

<sup>16</sup> Gasparini, W., Vieille Marchiset, G. (2008). *Le sport dans les quartiers: Pratiques sociales et politiques publiques*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.gasp.2008.01>

<sup>17</sup> Wacquant, L. (2002). *Corps et âme : Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Agône. / Beauchez, J. (2014). *L'empreinte du poing : la boxe, le gymnase et leurs hommes*. Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales/ Oualhaci, A. (2016). *Se faire respecter : Ethnographie de sports virils dans des quartiers populaires en France et aux États-Unis*. Presses universitaires de Rennes.

<sup>18</sup> Malinowski, B. (1963). *Les argonautes du Pacifique occidental*. Gallimard.

<sup>19</sup> Mauss, M. (1925). *Essai sur le Don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. *L'Année Sociologique*, 1923-1924.

Adoptant une vision **empathique et compréhensive**<sup>20</sup> où le « comment » entretient une relation avec le « pourquoi », ma position se rapproche de la démarche de Bouvier<sup>21</sup> (1997). En clair, dans cette recherche, qui est la première thèse francophone sur le sujet, la démarche socio-anthropologique apparaît plus pertinente que jamais. Elle vise à éclairer un phénomène peu étudié, mais profondément significatif de son époque, illustrant les déstructurations et recompositions sociales au cœur de notre époque, notamment dans les quartiers populaires français et, plus largement, dans une société française en mutation dans un monde globalisé avec ses nouveaux enjeux sociétaux. La **socio-anthropologie**, par sa capacité à embrasser la complexité des dynamiques contemporaines, offre un cadre théorique et méthodologique essentiel à l'analyse de tels phénomènes.

Dès lors, à travers ce nouveau laboratoire que représente le SW, ce travail à la croisée de la **sociologie et de l'anthropologie du sport, du corps, des classes populaires, des quartiers populaires, des cultures populaires, de l'éducation, du genre, des jeunesses et des migrations** poursuit un double objectif. Le premier est de fournir un compte-rendu analytique de cette pratique émergente qu'est le SW. Le second est de s'intéresser au territoire des quartiers populaires post-2010 et à sa jeunesse masculine en tant que producteurs de nouvelles cultures urbaines.

Autrement dit, cette thèse propose d'aborder ce type de pratique et sa population en **nuançant** certaines analyses liées à un contexte et à une condition sociale. En clair, il s'agit mettre en lumière les visions et les **expériences des habitants**, mais aussi les dimensions d'entraide, ainsi que la création de nombreuses cultures innovantes qui dépassent ces territoires et sont adoptées par une population plus large.

### 3. Une méthode de terrain flexible et adaptative pour saisir le SW et le Quartier

Dans ces conditions, ce travail s'appuie sur une démarche ethnographique « vivante » et « multimodale » et « multimédia ». En effet, cette étude et sa méthode reposent sur un raisonnement inductif pour traiter de ce sport émergent peu documenté. Il s'agit donc de se laisser guider par le terrain, de construire une méthode, de produire des données et de confectionner **une analyse émergente du terrain**. Autrement dit, il ne s'agit pas d'être fidèle à une seule méthodologie ou théorie, mais plutôt de faire preuve de **flexibilité** en affirmant que le chercheur est d'abord un artisan usant d'une certaine « **imagination sociologique**<sup>22</sup> » (Mills, 2000).

Par conséquent, ce travail de thèse s'inscrit foncièrement dans un terrain, une agglomération et une ville à dimension européenne : Strasbourg. Entre 2016 et 2023, je suis devenu membre d'une communauté de SW implantée dans le centre socioculturel d'un quartier périphérique strasbourgeois : l'Elsau.

Ce quartier de 8 000 habitants (selon le centre socioculturel, 5 014 habitants selon l'Insee, 2013) classé « quartier prioritaire de la politique de la ville » (QPV), fait partie d'un cercle fermé de six zones fortement touchées par la précarité socio-économique. Ces quartiers comptent « 46 931 habitants, avec un revenu fiscal médian de 8 706 euros » (Contrat de Ville de l'Eurométropole de Strasbourg, 2015-2020, 2015, p. 29).

À l'instar de ces autres zones, **43 % des Elsauviens ont moins de 25 ans (INSEE, 2015)**. En termes d'emploi, 29,2 % des habitants sont ouvriers, 66,9 % sont employés et 3,4 % sont cadres (INSEE, 2017).

---

<sup>20</sup> Weber, M. (2003). Économie et société. Pocket.

<sup>21</sup> Bouvier, P. (2000). La socio-anthropologie. Armand Colin.

<sup>22</sup> Mills, C. W. (2000). The sociological imagination. Oxford University Press.

Le taux de chômage se répartit entre 13 % pour les moins de 26 ans, 66,9 % chez les 26-49 ans et 20,1 % pour les plus de 50 ans.

Dans ce contexte marqué par une précarité ambiante<sup>23</sup> (insalubrité, fermeture de commerces de proximité...), depuis le tournant des années 1970, l'Elsau est caractérisé par une tradition de défiance et de résistance envers l'État incarnée par un centre social qui fait perdurer une volonté elsauvienne. De cette mémoire et histoire entre **héritage ouvrier, immigration plurielle et pionnier d'une culture hip-hop** d'un quartier symbolique de l'agglomération strasbourgeoise, mais aussi française, va naître un nouveau **projet incarnant à la fois les luttes passées mais aussi présentes**.

En effet, aménagée en octobre 2014 par Saïd, 43 ans, responsable du secteur « jeunes » du centre socioculturel (principal informateur), la salle « **Artcorps**<sup>24</sup> » se trouve dans une zone reculée de l'institution. Elle fait office de « presque-île » reliée aux HLM avec des portes qui se referment en fonction des entraînements, des conditions climatiques et de la population extérieure (le lieu est par exemple interdit aux moins de 14 ans). Le « spot » gratuit ouvre officiellement ses portes en semaine (14 h-20 h) et le week-end (14 h-17 h) (Saïd confie les clés du local à des membres de confiance).

Les pratiquants comptent une jeune population masculine âgée de **14 à 30 ans** (certains cas ont plus ou moins) avec une moyenne d'âge située à 20 ans. En 2015/2016, la salle accueille « officiellement » une cinquantaine de jeunes hommes d'origines différentes, mais avec un fort contingent de pratiquants originaires du Maghreb, de Turquie et des régions du Caucase (Tchéchénie...). Les saisons suivantes, la population augmentera jusqu'à une centaine de sportifs environ, regroupant différentes catégories et situations de jeunes (« étudiants », « sans-emploi » et salariés « précaires ») provenant principalement du quartier et d'autres territoires « populaires » (QPV et extra-QPV).

Ainsi, inspiré par une **ethnographie immersive et collaborative**, mais aussi par divers courants capables de saisir les dimensions imbriquées (urbaine, sportive, virtuelle/visuelle et corporelle/charnelle), la méthode s'est structurée progressivement et s'est renforcée au contact du terrain et de ses protagonistes. En effet, le SW présente de multiples facettes où le **corps** devient un centre névralgique, ce qui m'a conduit à adopter une **vision multifocale** de l'objet, englobant la société, ses cultures, ses interactions et ses individus<sup>25</sup>. En articulant différents niveaux d'observation et d'analyse (la salle, le centre socioculturel, le quartier, la ville, et les réseaux socio-numériques), j'ai mené une forme de participation observante. Cette approche reposait sur une présence régulière aux entraînements (au moins trois fois par semaine) ainsi qu'à d'autres moments clés (organisation de tournois internationaux, démonstrations de freestyle, présentations de projets, fêtes de quartier, moments conviviaux et informels). J'ai alors **capturé cette expérience** et ces observations d'interactions sociales et d'apprentissages à l'aide de **divers outils** comme mon propre corps, une caméra sportive et un smartphone avec ses fonctions (notes, enregistrements sonores, photos/vidéos, internet et GPS).

---

<sup>23</sup> À noter que le quartier est connu depuis les années 1980 pour accueillir la « Maison d'Arrêt de Strasbourg » souvent nommé la « prison de l'Elsau ».

<sup>24</sup> Cette salle a connu plusieurs « vies » grâce à son fondateur Saïd (les noms sont changés pour des raisons d'anonymat). Depuis le début des années 2000, elle fait office de « salle de quartier » auto-organisée autour de la musculation. Dès 2013, sans l'attente d'une autorisation officielle et par question de nécessité, son visage change dans le cadre d'un projet d'insertion professionnelle par le sport où Saïd et dix jeunes Elsauviens construisent une structure en « ferraille » dédiée au SW. Enfin, la salle et le collectif se nomme « Artcorps », en référence au SW, un art du corps « beau » à voir, mais néanmoins « dur » (hardcore) à maîtriser.

<sup>25</sup> En référence aux travaux de Norbert Elias : Elias, N. (1991). La société des individus. Fayard./ Elias, N., & Dunning, E. (1994a). Sport et Civilisation : La violence maîtrisée. Fayard. / Elias, N., & Scotson, J. L. (1997). Logiques de l'exclusion : Enquête sociologique au coeur des problèmes d'une communauté.

Parallèlement, pour **enrichir et consolider**<sup>26</sup> cette enquête sur **un objet complexe comme le SW**, d'autres carnets ont été produits à partir d'observations informelles régulières (dans le quartier, le centre social, d'autres spots strasbourgeois et les réseaux sociaux d'internet), des matériaux auto-ethnographiques (mes apprentissages sur le SW, mon itinéraire biographique en milieu populaire avec mes différentes expériences de vie, sportives et d'animateur socioculturel), des journaux et autres archives sur le quartier et la ville.

En outre, 12 entretiens compréhensifs (Kaufmann, 2004) d'environ 2 heures ont été réalisés : 2 entretiens avec des informateurs institutionnels (la directrice du centre social et un promoteur de cultures urbaines) ; 10 entretiens de même durée avec Saïd (le leader du groupe) et 9 workouts<sup>27</sup> représentatifs de cette communauté de SW choisis en fonction de certains critères : ancienneté dans le groupe, niveaux de pratiques, situation professionnelle/scolaire et lieu d'habitation.

Enfin, **le vaste corpus de données multimédias** (photos, vidéos, enregistrements sonores et publications sur les réseaux sociaux) a été soumis à une **analyse de contenus compréhensive, ancrée, sémiotique et kinésique qui ont bénéficié d'une triangulation afin d'améliorer la réflexivité et l'interprétation.**

#### **4. Résultats : Le SW entre construction d'un sport, des corps, des communautés et des initiatives dans le quartier populaire**

Ce travail a eu pour objectif de comprendre cette nouvelle activité qu'est le SW, mais aussi le territoire du quartier populaire et sa jeunesse comme producteur de cultures urbaines innovantes.

Ainsi, pour arriver à une analyse claire soutenue par des résultats fiables, ce travail a reposé sur un questionnaire central issu du terrain et de ses données. Le questionnaire central est de comprendre : ***comment des acteurs « dominés » arrivent à se saisir de la subculture physique « Street Workout » comme « art de résistance » pour créer une organisation et s'entraîner à une pratique physique de rue malgré certaines formes d'adversités rencontrées dans le quotidien de l'existence populaire.***

En d'autres termes, à partir de cette interrogation centrale, il s'agissait d'éclairer les modalités par lesquelles ces acteurs, bien que doublement dominés par leur classe sociale et leur appartenance ethno-raciale, arrivent à former un collectif, relativement organisé malgré une condition sociale populaire menacée par diverses formes de précarités, pour créer une nouvelle forme de culture sportive et corporelle masculine émanant des quartiers populaires contemporains.

Pour répondre au questionnaire central de cette recherche, cette ethnographie est alors organisée autour de trois grandes sections thématiques. Dès lors, ces sections sont articulées en arrière-plan par des sous-questions qui interagissent pour fournir une analyse dense et complexe. Si l'on utilise la métaphore de la photographie et d'autres outils (vidéo, drone...) permettant de couvrir un terrain sous divers angles et échelles, chaque section aborde un aspect spécifique du questionnaire global, tout en reflétant la réalité d'un terrain où tout est intrinsèquement lié. Le terrain a donc offert quelques pistes importantes à explorer pour saisir **le SW en tant qu'« art de résistance » et forme d'« éducation populaire » mobilisé par et pour ces acteurs provenant des quartiers populaires.** Le SW, devenant un

---

<sup>26</sup> Pour voir les diverses influences théoriques et les méthodes appliquées tout au long de ce processus de recherche, il est intéressant de consulter la première partie de la thèse : « une enquête pour comprendre à partir du terrain ».

<sup>27</sup> Terme désignant les pratiquants de Street Workout.

véritable analyseur et un objet de connaissance sur la société (Elias & Dunning, 1994), aborde des thématiques plus larges, et l'étude révèle trois axes principaux de résultats.

*Premier axe : construction de la masculinité par le sport*

Dans ce premier axe, il s'agit de **la construction de la masculinité par le sport**, à travers une approche corporelle nuancée et complexifiante en considérant qu'il existe des masculinités plurielles et en articulant différentes expériences et rapports sociaux (genre, race, ethnicité, territoire d'habitation, situation professionnelle, mode de vie) dans un contexte situé. Le SW en tant que phénomène culturel et social révèle qu'il influence fortement la construction de la masculinité dans les quartiers populaires auprès d'une jeune population allant d'adolescents à des jeunes adultes. Cette pratique révèle une évolution de la masculinité, où la force physique traditionnelle héritée du quartier et des cultures d'origines se combine avec un intérêt croissant pour l'esthétique, le style et les aspects ludiques, médiatisés par les téléphones et internet.

Cette tradition<sup>28</sup> de la masculinité populaire reposant sur la force physique est désormais réactualisée par un corps musclé et athlétique, marquant une transition vers des formes plus esthétiques et stylisées. Bien plus que la construction de virilité, il s'agit alors d'un moyen d'expression et de création esthétique par le corps, plutôt qu'un simple outil de confrontation pour alimenter une forme de capital combattif et destructeur. Cette salle d'entraînement révèle une forme de cadre de sociabilité masculine visant à forger bien plus qu'une masculinité et une virilité populaire se construisant souvent sur la force physique, la dextérité, l'endurance et le courage. Plus que ces attributs hérités d'une condition sociale modelant une virilité protectrice, en rupture avec le quotidien (travail, famille, école, rue...) et certains espaces comme d'autres sports traditionnels (boxe, football...), la salle permet alors de façonner un habitus<sup>29</sup> « workout » et de laisser exprimer une « masculinité alternative » à la fois empathique et créatrice.

À travers cette activité symbole de jeunesse à la fois physique, sportive et artistique, cet espace de socialisation secondaire, masculine et de socialisation par le sport montre que ces jeunes modèlent leur corps, les êtres sociaux qu'ils sont et leurs rapports au monde environnant. Même si le SW montre une forme de reproduction d'un ordre du genre, voire de domination masculine<sup>30</sup> (Bourdieu, 1998) typique du monde du sport et plus largement d'autres espaces sociaux, il forme une masculinité hybride qui questionne cet ordre, voire le transgresse sans pour autant l'inverser.

Ce qui permet aussi d'appréhender que cette pratique sous diverses formes montre une construction du corps pour cette jeunesse qui se fait en interaction avec une population féminine qui, bien que minoritaire, existe dans cet espace. Malgré les rapports souvent complexes et marqués par des formes de séparation voire d'antagonisme concernant leurs rapports, au-delà des stéréotypes sur ces jeunes, le SW révèle qu'il permet de mettre au travail des formes de mixité qui nécessitent cependant une certaine organisation<sup>31</sup>. Il révèle alors que les filles et les jeunes femmes s'adonnent à ce type de

---

<sup>28</sup> Comme indiqué dans la bibliographie de la thèse, je fais références à certains chercheurs travaillant sur le sport, la jeunesse et le milieu populaire tels que : Loïc Wacquant, Eric Dunning, Pascal Duret, Gérard Mauger, Thomas Sauvadet, David Lepoutre et Marwan Mohammed.

<sup>29</sup> Sur cette notion, voir son utilisation dans le domaine du sport : Wacquant, L. (2010). L'habitus comme objet et méthode d'investigation : Retour sur la fabrique du boxeur. Actes de la recherche en sciences sociales, 184, 108-121. <https://doi.org/10.3917/arss.184.0108>

<sup>30</sup> Bourdieu, P. (1998). La domination masculine. Seuil.

<sup>31</sup> Guérandel, C. (2016). Le sport fait mâle : La fabrique des filles et des garçons dans les cités. Presses universitaires de Grenoble. Voir également ce numéro de revue : Guérandel, C. & Mardon, A. (2022). Introduction

pratique avec ce même point commun de vouloir s'émanciper et s'épanouir à travers des formes de musculation.

Ce premier axe contribue à documenter les travaux et les enquêtes sur non pas « la » mais bien « des » jeunesses des quartiers populaires. Les jeunes des quartiers populaires sont souvent perçus à travers des clichés et stéréotypes. Cette perception souvent monolithique est alimentée par deux types de discours : celui qui voit la jeunesse comme « victime » à protéger et celui qui la considère comme une « menace » à contrôler. En France (mais aussi internationalement), le discours dominant présente souvent la jeunesse comme « victime », ce qui occulte la richesse d'initiatives, de solidarité et d'engagement des jeunes.

Toutefois, les réalités difficiles ne sont pas ignorées. Les jeunes des quartiers populaires font face à des discriminations, stigmatisations et divers obstacles qui peuvent mener à la résignation ou à la quête d'alternatives (même les plus illégales). C'est pourquoi, au travers d'un sport émergent comme le SW, ces jeunes « hommes », marqués souvent par des itinéraires sportifs irréguliers et, plus largement, par une défiance envers les institutions officielles, développent et mobilisent leur corps pour faire face à leurs conditions sociales marquées par la précarité et les formes de vulnérabilités. De ce fait, par le modelage du corps et de ses capacités, le SW participe à la construction identitaire et permet d'articuler<sup>32</sup> les différentes identités qui les constituent, il prend plusieurs sens pour ces jeunes : il est à la fois un sport de compétition visant la reconnaissance sociale et la professionnalisation, un loisir permettant la sociabilité et la détente, et une pratique de musculation pour entretenir le corps et atteindre une beauté corporelle pour soi et les autres. Cette activité répond aux besoins de sociabilité, de libération des tensions quotidiennes, et de quête de sécurité physique et de bien-être.

*Second axe : apprentissage corporels et incorporation dans un espace d'autoformation individuel et collectif*

Dans ce second axe, il est question **des apprentissages corporels et de l'incorporation dans un espace d'autoformation individuel et collectif**. Le SW en tant que cadre d'éducation corporelle populaire met en évidence des processus d'apprentissage actifs et réflexifs soutenus par une culture matérielle et numérique. À travers un « apprentissage corporel informel », cette pratique révèle une interaction entre le corps et l'esprit. Le SW est un processus d'apprentissage complexe qui allie l'entraînement physique, la maîtrise du corps et le développement d'une mémoire corporelle à travers des pratiques répétitives et diverses techniques spécifiques. Les workouters s'inspirent et se projettent en observant à la fois sur les réseaux sociaux et dans les salles, ce qui permet une imitation et contre-imitation pour perfectionner leurs techniques et compétences.

En tant que « technique réflexive du corps<sup>33</sup> » (Crossley, 2005), cette activité conduit à la création d'un répertoire technique individuel et à l'émergence d'un sens esthétique-sportif qui s'exprime pleinement dans les routines freestyle ou formes d'auto-chorégraphie. Le SW, pratiqué dans des environnements urbains (plus ou moins rudes), exige des adeptes qu'ils développent une perception et une utilisation maximales de leur corps et de l'espace, renforçant ainsi leur lien symbiotique et émotionnel avec celui-

---

: Socialisations de genre durant la jeunesse : la part du sport. *Agora débats/jeunesses*, 90, 58-69. <https://doi.org/10.3917/agora.090.0058>

<sup>32</sup> Mon analyse de ces jeunes « hommes » et sur la construction du genre résonne alors avec les travaux sur les masculinités de Raewyn Connell et Michael Messner, sur le corps de Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant, ainsi que sur les rites d'interactions d'Erving Goffman.

<sup>33</sup> Crossley, N. (2005). Mapping Reflexive Body Techniques : On Body Modification and Maintenance. *Body & Society*, 11(1), 1-35. <https://doi.org/10.1177/1357034X05049848>

Simultanément, à travers des apprentissages spécifiques mais aussi de nombreux apprentissages collatéraux, les workouters progressent en se confrontant et en partageant leurs expériences avec d'autres, que ce soit dans la salle, sur les réseaux sociaux ou pendant les compétitions, favorisant ainsi une réflexivité active et la constitution d'une matrice de réflexivité constituée de différents procédés. Ils apprennent à gérer leur capital corporel et à adopter des routines d'entraînement raisonnées, intégrant des aspects de santé informelle et des thérapies alternatives.

Cette auto-formation<sup>34</sup> (Dumazedier, 2002) continue contribue à l'épanouissement personnel et collectif, intégrant la pratique du SW dans un mode de vie hygiénique et populaire. Ce qui révèle certaines formes de pouvoir d'action<sup>35</sup> et de transformations où à force de pratiquer<sup>36</sup> et de se confronter à une activité à la fois ludique mais aussi ascétique, ils travaillent en profondeur la confiance en soi, l'estime de soi, la perception de soi, des autres et du monde. Ils deviennent plus autonomes et capables de mobiliser une certaine puissance d'action sur leurs existences.

Ce second axe contribue à mettre en lumière des formes de création culturelle<sup>37</sup> de la part de ces jeunes supportées par des outils numériques et des médias socionumériques, qui permettent la mise en « scène » et en « récit » du corps et de soi. À travers un sport émergent, le SW montre une forme d'évolution au niveau des modalités d'apprentissage et de transmission des savoirs. L'avènement des réseaux socionumériques et la consommation de vidéos en ligne visant à vulgariser des savoirs ou à former à des savoir-faire hors du contexte institutionnel a connu une croissance graduelle.

Ces vidéos couvrent une large gamme de thématiques, des tutoriels pratiques aux vidéos de vulgarisation scientifique et culturelle. Initialement populaire parmi les jeunes comme on peut le voir par la diffusion du SW, ce phénomène s'est étendu à toutes les tranches d'âge. Ces vidéos modifient le rapport traditionnel au savoir, rompant avec les séquences d'apprentissage classiques et la forme scolaire traditionnelle en privilégiant des apprentissages ponctuels et pratiques. Elles remettent également en question les formes traditionnelles de transmission des savoirs pour une forme horizontale, en se positionnant à la fois dans la continuité des médias traditionnels et en concurrence avec les ressources scolaires et théoriques.

Le SW contribue également à révéler un processus de digitalisation des corps, l'impact des technologies de l'information et de la communication (TIC), de la création de contenus et de la digitalisation des corps dans les activités physiques, sportives, artistiques et ludiques et plus largement dans diverses pratiques. Cela impacte les perceptions, les imaginaires et montre que l'avènement des réseaux sociaux est central non seulement dans le développement des disciplines sportives, influençant leurs pratiquants et générant des formes de marchandisation de soi et de commercialisation où le corps est central.

*Troisième axe : entre local et global - le SW comme projet « socio-sportif » et ses interactions avec les politiques publiques*

---

<sup>34</sup> Dumazedier J. (2002). Penser l'autoformation. Éditions Chroniques sociales.

<sup>35</sup> Bacqué, M.H., Biewener, C. (2015). L'empowerment, une pratique émancipatrice ?. La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.bacqu.2015.01>

<sup>36</sup> Delbos, G., & Jorion, P. (1990). La transmission des savoirs. Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

<sup>37</sup> Cela fait écho aux travaux classiques sur les subcultures (Dick Hebdige, Stuart Hall, Paul Willis) ainsi qu'aux recherches francophones sur le hip-hop, notamment ceux de Marie-Carmen Garcia, Sylvia Faure, Dieynébou Fofana et Hughes Bazin (références bibliographiques à consulter dans la thèse).

Enfin, dans le troisième axe, l'exemple du SW, évoluant entre l'échelle locale et globale, révèle que cette pratique devient **une forme de projet « socio-sportif<sup>38</sup> »** tout en interagissant avec les politiques publiques pour promouvoir un mode de vie sain, le bien-être, l'inclusion et l'insertion socioprofessionnelle. En effet, ce type de projet mené par les habitants s'ancre d'abord dans une forme de micropolitique et de contribution à une matrice socio-historique et territoriale de résistance<sup>39</sup>, de quête de la dignité et de l'auto-entrepreneuriat où certaines institutions et figures fédératrices (telles que Said) dotées de compétences d'animation, de réseaux, de bricolages<sup>40</sup>, mais aussi d'un « habitus de survie » (Dahane, 2022), oeuvrent pour développer leur quartier qu'ils vivent différemment des stéréotypes véhiculés et des catégorisations de la politique de la ville.

Ainsi, concernant ce troisième volet, en prenant d'adopter une position mesurée sans tomber ni dans le misérabilisme, ni dans le populisme<sup>41</sup>, cette thèse contribue à documenter le rôle des habitants et des institutions relais comme les CSC pour non plus « encadrer » mais « accompagner » ces jeunes en prenant en compte leurs spécificités à réaliser des projets individuels mais aussi collectifs en travaillant une forme de pouvoir d'agir collectif comme l'incarne le projet d'action collective « Artcorps ». D'ailleurs, ce type d'institution proposant une offre sportive parallèle au club sportif traditionnel permet de montrer une forme de dialogue et le développement essentiel d'un cadre de médiation entre ces jeunes et des politiques publiques.

De plus, ce travail sur une nouvelle approche émancipatrice par le SW contribue à mettre en lumière les enjeux de ce type d'institutions détenant des places centrales dans ces quartiers et plus largement une forme de mutation d'une éducation populaire. En effet, entre enjeux sociaux bien plus que culturels, le terrain contribue à révéler plus généralement que l'éducation populaire institutionnelle est en mutation.

Elle oscille entre institutionnalisation et rapprochement avec l'Etat mais aussi une forme de renouvellement d'un projet politique revendiquant une certaine distanciation.

En outre, elle se retrouve confrontée à des formes d'éducation populaire plus ou moins institutionnalisées en marge voire subversives qui viennent questionner cette tradition voire la remettre en question. Cela montre différentes attitudes de la part des acteurs du terrain et leurs itinéraires entre des formes d'engagement total quitte à transgresser et prendre des risques pour innover, et d'autres s'inscrivant dans une forme de routine moins proche du « métier-mode de vie » mais d'une profession réglementée et cadrée par un temps défini.

En résumé, face à des défis contemporains, y compris la précarisation des acteurs, la relation avec les institutions scolaires et religieuses, et le rôle des professionnels durant la crise sanitaire, l'éducation populaire reste dynamique, avec un engagement continu pour l'émancipation et la démocratie

---

<sup>38</sup> Voir certains travaux récents sur la question : Penin, N. (2023). Que fait le sport pour l'intégration ? Effets sous conditions des activités physiques, en quartiers prioritaires de la politique de la ville (Habilitation à diriger des recherches, Université de Strasbourg). <https://hal.science/tel-04564694/document> / Le Yondre, F. (2024). Le socio-sport comme outil politique. L'école des parents, H-, 52-54. <https://www.cairn.info/revue--2024-HS6-page-52.htm>.

<sup>39</sup> Scott, J. C. (2019). La domination et les arts de la résistance : Fragments du discours subalterne. Éditions Amsterdam.

<sup>40</sup> La notion de bricolage se réfère aux travaux de Claude Lévi-Strauss, Dick Hebdige et Michel de Certeau. Elle traduit à la fois la capacité des habitant.e.s à faire avec les moyens du bord et à utiliser des outils de résistance et d'expression à travers un projet et un sport émergent aux multiples dimensions.

<sup>41</sup> Grignon, C., & Passeron, J. C. (2019). Le savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature. Editions du Seuil.

participative. De nouvelles orientations apparaissent, telles que les droits culturels et les revendications intersectionnelles.

## **5. Conclusion : le SW au carrefour du sport, des jeunes et du quartier**

La thèse sous-jacente de ce travail multimodal, multifocal et multimédia est que le développement du SW par de jeunes hommes, en tant que sport émergent fondé sur l'autodidaxie, représente une nouvelle composante des cultures corporelles masculines issues des quartiers populaires contemporains. En outre, cette culture physique est une production culturelle d'une jeunesse urbaine et métissée, désormais globalisée par les réseaux sociaux, qui contribue à la construction d'une citoyenneté mondiale à travers le développement d'une culture globale « post-sportive ».

Entre l'échelle locale territorialisée et globale déterritorialisée, le SW, en tant que nouvelle forme d'éducation populaire et corporelle, sportive, ludique et artistique, devient une ressource, une incarnation et une expression de la volonté d'émancipation, de résistance et d'épanouissement des jeunes dans un contexte de globalisation urbaine.

S'intéresser au SW, c'est s'intéresser à un sport à part entière qui est un « art de résistance » individuel où le corps se construit et s'éprouve dans l'adversité, non seulement pour maîtriser le corps, mais aussi pour accomplir des performances physiques qui symbolisent la lutte et la résilience face à diverses formes de domination, de disqualification et de précarité vécues dans le quotidien de ces jeunes. Simultanément, sur le plan collectif, il s'agit de créer, d'innover pour exister, de s'affirmer et d'œuvrer collectivement pour transformer un environnement populaire oscillant entre ombres et lumières, entre auto-destruction et auto-réparation.

Plus encore, mon travail de recherche ethnographique se concentre également sur les défis de l'immersion dans le terrain et l'analyse des données. Cette enquête met en lumière l'importance d'une collaboration étroite avec les acteurs du terrain ainsi que l'adoption d'une posture empathique pour comprendre les comportements, les motivations et les actions des individus observés. Pour établir une relation de confiance, j'ai choisi de divulguer mes intentions, contrairement à la dissimulation qui aurait pu s'avérer désastreuse. J'ai également développé des relations diversifiées pour enrichir les perspectives de l'étude et surmonter les difficultés du terrain.

L'immersion, bien que stimulante, est physiquement et mentalement exigeante, nécessitant une adaptation constante et une persévérance inébranlable. La collecte et l'analyse des données ethnographiques posent également des défis. La masse de données recueillies exige un traitement rigoureux et continu. La méthodologie hybride que j'ai utilisée permet de prévenir les surinterprétations en assurant une circularité entre le terrain, les données et les analyses. Bien que la généralisation des résultats soit complexe, j'ai veillé à respecter les critères de scientificité tels que la traçabilité des données, la triangulation et la vérification auprès des observés, renforçant ainsi la crédibilité de l'enquête.

Enfin, cette recherche pose les bases pour de futurs projets, y compris des études sur le SW dans divers contextes urbains et internationaux. Mon approche<sup>42</sup> avec une dimension visuelle et centrale, vise à

---

<sup>42</sup> Voir mes travaux déjà publiés sur le SW : Dahane, A. (2022). En quête de street workout : ethnographie d'un spot de référence forgé dans un quartier populaire strasbourgeois. *Sciences sociales et sport*, 20, 111-138. <https://doi.org/10.3917/rsss.020.0111>

Dahane, A. (accepté, à paraître courant 2024). Le Street Workout comme « spot » d'éducation informelle et d'apprentissages par corps dans un quartier populaire strasbourgeois. Dans G. Bois & S. Sinigaglia-Amadio (Éd.), *Aux marges de l'institution scolaire. L'éducation dans et hors la classe*. Octares.

enrichir les sciences sociales du sport, en intégrant des dimensions globales, multimédias et corporelles. Ce travail, bien que rigoureux et exigeant, apporte une compréhension profonde et nuancée des dynamiques observées, et pose les bases d'une recherche continue et évolutive.